



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de VERNIÈRE (Paul), « Principes d'édition »,
Œuvres philosophiques, DIDEROT (Denis), p. XXIV-XXVI

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1449-7.p.0032](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1449-7.p.0032)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2018. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRINCIPES D'ÉDITION

NOUS sommes en mesure, pour la première fois depuis la mort de Diderot, d'éditer correctement ses œuvres, ce que ne pouvaient faire ni Tourneux ni les derniers érudits qui essayèrent de donner des textes critiques. Les deux fonds de manuscrits, celui de la famille Vandeuil et celui de Léninegrad, demeuraient fermés à la curiosité pour des raisons politiques ou simplement spéculatives. Or le fonds Vandeuil, classé, est disponible à la Bibliothèque Nationale : plus de soixante volumes, inventoriés par M. Dieckmann qui fit sortir de l'ombre cette inépuisable richesse. Le fonds de Léninegrad, issu du don fait à Catherine II par Mme de Vandeuil, fille de Diderot, comporte trente-deux volumes sur lesquels ont travaillé Tourneux, Viktor Johansson et Franco Venturi : mais les chercheurs soviétiques s'en sont réservé la primeur pour leur grande édition de Diderot ; cependant, depuis 1954, la Bibliothèque Nationale dispose des microfilms de quinze volumes, les plus importants de la collection. Le travail scientifique peut donc commencer.

Nous n'avons pas eu cette ambition. La collection Garnier n'exigeait pas de nous un appareil critique exhaustif et ne saurait respecter l'orthographe et la ponctuation souvent fantaisistes des différentes copies. Il s'agissait seulement de donner le meilleur texte. Or il n'est pas de notion plus ambiguë. Le « meilleur texte » est communément défini comme le plus correct et le mieux venu et qui représente la pensée dernière de l'auteur : notre devoir est donc de conserver les interpolations et les adjonctions si nombreuses

dans les manuscrits de Diderot et de préférer chaque fois les versions longues. Mais il est un autre critère, essentiel pour toute littérature clandestine : le « meilleur texte » est aussi celui qui représente la pensée la plus authentique, c'est-à-dire la plus audacieuse. Or l'œuvre de Diderot, depuis la Lettre sur les aveugles, est presque entièrement clandestine ; les essais parus de son vivant ont été corrigés ou masqués par prudence ; Diderot lui-même ne voulait pas qu'ils pussent porter tort à ses contemporains et l'impudeur de Rousseau n'était pas son fait. Nombre de ses manuscrits portent des modifications de noms propres et des corrections de décence. Non seulement Diderot, mais sa fille et son gendre ont rigoureusement expurgé en vue d'une édition possible Jacques le Fataliste, le Rêve de d'Alembert, le Supplément. Tous ces scrupules, valables à la fin du XVIII^e siècle, n'ont aucun intérêt pour nous. Il ne s'agit pas de donner une noble édition que pourraient goûter les lecteurs de Labarpe ou du Journal de l'Empire, mais de retrouver l'authentique Diderot, sa verve sans frein ni pudeur, sans prudences temporelles, sans souci pour sa fille et son gendre de cette considération sociale dont pour lui-même il se moquait ; en un mot le meilleur texte de Diderot est celui qu'il écrivait pour lui-même, c'est-à-dire pour nous : lecteurs qu'il fallut attendre près de deux cents ans, plus longtemps que ceux de Stendhal¹.

Nous donnerons donc toujours l'avantage au texte manuscrit sur le texte imprimé du vivant de Diderot et, devant plusieurs manuscrits, nous ferons porter notre choix sur la version la plus longue et la plus complexe qui porte le moins de corrections dictées par la décence et la prudence. Ce dernier choix est difficile, car la chronologie ne fait rien à l'affaire : telle copie expurgée ne peut tirer une supériorité du fait qu'elle est plus tardive ; elle ne représente pas la « dernière pensée de l'auteur », mais une solution d'opportunisme dont nous devons faire fi. Que nous importent Crudeli et la signora Contarini, quand nous savons qu'ils déguisent Diderot et la maréchale de Broglie ? Que nous importe Frémin lorsqu'il dissimule l'imprimeur du clergé Després ?

1. Sur ce point, Paul Vernière, *Diderot, ses manuscrits et ses copistes*, Klincksieck, 1967.

Aussi bien ne saurions-nous choisir entre le fonds Vandeuil et le fonds de Leningrad. Nous ne savons presque rien sur les conditions dans lesquelles se firent le travail de copie, le choix des œuvres, et l'envoi du lot réservé à Catherine II. Indiquons seulement que l'impératrice se refusait à éditer Diderot et que les versions qu'on lui offrit sont ordinairement pures de corrections émoullientes. Mais le fonds Vandeuil, plus riche, nous présente fort souvent plusieurs états d'une même œuvre, les uns autographes et passionnants à ce titre, les autres caviardés ou audacieux. Nous revendiquons en ce cas la prééminence du critère interne, fondé sur l'intelligence et l'interprétation loyale de l'auteur, sur le critère chronologique, fondé sur une méthode scientifique qui a fait ses preuves pour l'édition de Cicéron ou de saint Jean Chrysostome, mais qui est sans valeur pour saisir de plein fouet la pensée authentique d'un Diderot. Très souvent, d'ailleurs, le texte de Leningrad s'accorde avec l'un des textes Vandeuil, et cette similitude nous rassure sur leur valeur; mais il faudra presque toujours renoncer à suivre l'édition Assézat-Tourneux, fondée sur des manuscrits disparates et souvent disparus, ou sur une tradition imprimée remontant à Brière, Naigeon, ou même l'abbé de Vauxcelles.

Encore une fois nous ne saurions donner de ces œuvres une édition savante. Nous espérons seulement, après discussion dans les notices particulières, offrir de chacune le texte le plus classique, c'est-à-dire le plus sincère et le plus correct. Quand l'étude de la filiation de nos manuscrits sera terminée, il faudra toujours se poser la question du choix; il se pourrait qu'alors notre critère du « meilleur texte » paraisse moins aventureux et que la science critique se souvienne qu'elle n'est pas une fin en soi, mais l'auxiliaire précieux et non tout-puissant d'un jugement par essence d'ordre psychologique. Au-delà de l'aventure de deux collections manuscrites, il y a Diderot, qui seul nous importe.